

Possibles de l'activité langagière et impossibles de « la langue »

Jean-Paul Bronckart

1. Introduction

Soumise au jugement de ses usagers, une langue naturelle se présente comme un **système fermé**, qui comporte un ensemble tendanciuellement fini d'unités et un ensemble fini de règles de composition, ces unités et ces règles étant porteuses de valeurs sémantiques stables.

Ce « sentiment linguistique » est une réalité indiscutable. Il se traduit d'abord par l'identification des unités lexicales qui appartiennent à une langue (ou qui pourraient y appartenir si s'appliquait le mécanisme d'*analogie*), et corrélativement par l'identification de séquences sonores qui ne relèvent pas du lexique de cette langue (soit qu'elles relèvent du lexique d'une autre langue, soit qu'elles semblent ne pas avoir la capacité de constituer un signifiant de quelque langue que ce soit). Il se traduit ensuite par la capacité de reconnaissance des structures de la langue qui sont bien formées, et corrélativement de celles qui paraissent fautives, et si cette *intuition de grammaticalité* ne suffit pas, parfois, pour statuer sur la correction de certaines combinaisons syntaxiques (celles de la langue orale « ordinaire » notamment), cette situation n'est vécue qu'au titre de suspension du jugement : au prix d'investigations complémentaires, il sera nécessairement possible de décider si la combinaison en cause est, ou n'est pas, de la langue. Il se traduit enfin par une démarche d'identification des valeurs de sens dont sont porteuses les unités et les structures, démarche qui prend parfois l'allure d'une recherche, parfois même celle du débat contradictoire, mais qui est toujours orientée par le sentiment de l'existence, pour chaque entité linguistique, d'une valeur ou d'un ensemble restreint de valeurs sémantiques.

Pour ses usagers, une langue offre donc un ensemble d'unités et de structures possibles, et délimite ce faisant les unités et structures qui y sont *impossibles*, et les unités et structures possibles se trouvent elles-mêmes affectées de valeurs sémantiques possibles,

qui rejettent automatiquement les autres valeurs dans le champ de l'*impossible*.

Cependant, même si elles sont lestées du poids des évidences, ces appréciations ne relèvent que de l'intuition, du sentiment, du jugement, c'est-à-dire d'un aspect des *représentations collectives* ayant trait au fonctionnement langagier. Et même si elles sont, en soi, d'un intérêt scientifique évident, ces lectures et évaluations du statut du langagier relèvent d'une gnoséologie de sens commun, et ne peuvent à ce titre suffire à régler la question du statut ontologique de ce à quoi elles s'adressent. En d'autres termes, si les jugements de sens commun s'adressent sans nul doute à un objet réel, qui est l'activité langagière humaine, cet objet présente-t-il bien les caractéristiques qui lui sont ainsi attribuées ? Existe-t-il vraiment, dans la réalité des usages langagiers, un système fermé justifiant l'appellation de « langue » ? Ou encore, à quel niveau de l'enchevêtrement complexe allant des conduites verbales humaines effectives aux connaissances humaines relatives à ces mêmes conduites, est-il légitime d'appliquer cette notion de système fermé, générateur de délimitations entre possibles et impossibles langagiers ?

2. Des propriétés de l'activité langagière

Mis en rapport avec ce qui précède, un tel titre peut paraître dangereusement prétentieux ; il semble donner à penser que nous pourrions avoir un accès direct à cette réalité que constitue l'activité langagière, que nous pourrions la « montrer » telle qu'elle est, sans que cette monstration ne soit filtrée ou biaisée par les propriétés de la démarche de connaissance. Ce qui signifierait que les éléments de savoir scientifique qui seront énoncés ci-dessous ont un statut épistémologique radicalement différent de celui des « modestes » connaissances du sens commun. Il n'en est rien, bien sûr. Ces éléments de savoir constituent, eux aussi, des produits d'une lecture interprétative de la réalité, mais d'une lecture qui s'est soumise aux règles d'élaboration du *monde de la connaissance scientifique* (cf. [Poltzer, 1928]). De manière générale, ces règles définissent les principes logico-argumentatifs d'organisation des connaissances, ainsi que les conditions de leur validation par confrontation (expérimentale notamment) avec les données empiriques. Mais elles comportent aussi des variantes, qui sont liées aux options épistémologiques des différents paradigmes à l'œuvre dans les sciences humaines/sociales. Pour ce qui nous concerne, conformément aux principes de l'interactionnisme social auquel nous adhérons (cf. [Bronckart, 1997, p. 66-70]), ces règles combinent d'une part les principes de l'explication synchronique par *construction de modèles* de conduites, tels qu'ils ont été posés par Piaget [1963,

p. 166-168], et d'autre part les principes d'inspiration spinozienne et marxienne de l'explication génétique ou *généalogique* qui, comme l'énonce Vygotski [1985 (1930), p. 44], consiste à identifier et à re-construire les mécanismes dynamiques dont les conduites actuelles constituent le produit.

Abordons d'abord quelques éléments de savoir scientifique construits par l'auteur qui a la malencontreuse réputation d'être le fondateur de la théorie de la langue comme système fermé : F. de Saussure. Dans la deuxième partie du *CLG* [1916], intitulée *Linguistique synchronique*, alors que les occurrences du terme de « système » sont relativement rares et de peu de poids conceptuel, les deux notions qui apparaissent en majeure sont celles d'*état de langue* et de *mécanisme* (gérant des *rapports* et attribuant des *valeurs*), et c'est donc le statut et la signification de ces deux concepts qu'il nous paraît important de commenter.

« L'objet de la linguistique synchronique est d'établir (...) les facteurs constitutifs de tout état de langue. (...) En pratique un état de langue n'est pas un point, mais un espace plus ou moins long pendant lequel la somme des modifications survenues est minime » [*op. cit.*, p. 141-142].

Ce qui signifie que si « le fleuve de la langue coule sans interruption » [*op. cit.*, p. 193], on peut néanmoins faire abstraction de ce mouvement permanent, et opérer des découpes conventionnelles dont le résultat est l'état de langue. Cette analyse nous paraît avoir deux implications. La première est que, les changements linguistiques étant extrêmement lents, non seulement les découpes sont aisées à effectuer pour le chercheur, mais surtout les usagers d'une langue ne perçoivent guère ces changements et ressentent donc la langue comme un objet stable. La seconde est que le changement existe quand même, et que l'analyse des mécanismes qui le régissent fournit des informations décisives quant au statut même des propriétés d'un état de langue donné, et permet de la sorte d'opérer une distinction entre le savoir relatif à la langue disponible chez ses usagers et le savoir relatif à cette même langue, tel qu'il est issu de l'analyse généalogique.

Dans le registre du savoir vécu par les usagers, la langue se trouve dotée des propriétés statiques évoquées dans notre introduction. Elle est conçue comme un système fermé de signes et de règles à valeur univoque ou *déclarative*, et cette fermeture du système comme cette stabilité du rapport entre les unités linguistiques et leur valeur sont en outre considérés comme indispensables pour assurer l'efficacité des échanges communicatifs (l'intercompréhension) et la validité des connaissances construites.

Dans le registre du savoir issu des analyses diachroniques, les signes apparaissent comme des rapports formels posés entre séquences sonores et représentations d'éléments quelconques du

monde, rapports qui sont immotivés ou non fondés en nature (les propriétés des séquences sonores sont indépendantes de celles des éléments représentés) et qui ne se soutiennent donc que d'un *consentement collectif* qui est en principe toujours susceptible de se transformer ; leur valeur déclarative ne constitue qu'un artefact momentané : elle n'est que le résultat d'un accord contingent toujours à renégocier dans l'usage. Dans ce même registre, si la langue est bien organisée en une sorte de « système », celui-ci doit être conçu comme un *mécanisme dynamique*, qui sur l'axe syntagmatique propose des formes de combinaisons régulières qui réintroduisent de l'ordre et compensent de la sorte l'instabilité et l'incertitude engendrées par le caractère radicalement arbitraire des signes (cf. [Saussure, *op. cit.*, p. 182-183]), et qui sur l'axe « associatif » fournit des paradigmes d'unités de valeurs parentes, qui réintroduisent elles aussi de l'ordre en « encadrant » les signes et en permettant de la sorte de situer leur valeur de manière relative ou oppositionnelle. Enfin, contrairement à ce qui a régulièrement été affirmé dans la réception traditionnelle ou « structuraliste » de l'œuvre saussurienne, tout comme la relation de signe (ou de signification) est ouverte aux négociations, le « système » ou mécanisme est lui-même fondamentalement ouvert sur les processus sociaux qui l'alimentent, comme en atteste la citation qui suit :

« ...quand un système sémiologique devient le bien d'une communauté, il est vain de pouvoir l'apprécier hors de ce qui résultera pour lui de ce caractère collectif et il est suffisant, pour avoir son essence, d'examiner ce qu'il est vis-à-vis de la collectivité. (...) il suffit de considérer la langue comme quelque chose de collectif, de social : il n'y a que le vaisseau sur mer qui soit un objet à étudier dans l'espèce vaisseau. (Le vaisseau ne mérite d'être étudié que comme il se comporte sur mer). Ce n'est donc que ce système de la communauté qui mérite le nom de système de signes, et qui l'est. (...) Le système de signes (tend toujours à trouver ce milieu où seulement il vit), est fait pour la collectivité, comme le vaisseau est fait pour la mer. C'est pourquoi, contrairement à l'apparence, à aucun moment le phénomène sémiologique ne laisse hors de lui le fait de la collectivité sociale... » [Saussure, 1957 (1908-1909), p. 25-26].

Et cette ouverture sur la vie collective qui est en permanence changement fait en sorte que le système de la langue est lui-même susceptible de se transformer dans n'importe quelle direction, qu'*aucune sorte de transformation n'est impossible* :

« Il est merveilleux de voir comment, de quelque façon que les événements diachroniques viennent troubler, l'instinct linguistique s'arrange à en tirer le meilleur parti (...). Cela fait penser à la fourmière dans laquelle on plante un bâton et qui à l'instant sera réparée dans ses brèches. Je veux dire que la tendance au système ou à l'ordre ne sera jamais lassée : on aura beau couper à une langue ce qui faisait le meilleur de son organisation la veille, on verra le len-

demain que les matériaux restants auront subi un arrangement logique dans un sens quelconque, et que cet arrangement est capable de fonctionner à la place de ce qui est perdu, quoique quelquefois dans un tout autre plan général. » (Saussure, *in* [Engler, 1974, p. 49]).

Reformulons maintenant cette analyse des propriétés de l'activité langagière dans une perspective qui, à la fois, aborde de plein pied la question de sa généalogie et de son statut dans le fonctionnement humain, et tient compte des dimensions syntaxiques et textuelles-/discursives que Saussure n'avait guère qu'effleurées.

Dans une perspective phylogénétique, on observera d'abord que si les autres espèces animales socialisées témoignent de capacités de communication, celles-ci se réalisent par l'émission de signaux *déclencheurs* (ayant un effet direct et mécanique sur les réponses comportementales des congénères), ce qui exclut toute forme de négociation de la valeur même des signaux, comme en témoigne l'absence de « conversation », et ce qui implique que les connaissances élaborées par les individus à propos du milieu restent *privées* ou *idiosyncrasiques*. En ce sens, les animaux disposent d'un système de communication véritablement fermé, doté d'unités dont la valeur est extrêmement stable, et dans lequel en conséquence la frontière entre le possible et l'impossible est nette et infranchissable.

Homo sapiens sapiens a quant à lui émergé sous l'effet de diverses transformations bio-comportementales, dont deux nous retiendrons plus particulièrement. Le redressement du tronc et la libération des mains ont permis aux humains de produire des outils (silex, épieux, etc.) qui ont renforcé et prolongé leurs capacités comportementales, et l'exploitation de ces outils dans le cadre d'activités complexes de survie (chasser un mammouth !) a inéluctablement requis un mécanisme d'*entente* sur ce qu'est le contexte même de l'activité et sur la part que les individus instrumentés doivent y prendre. Par ailleurs, le redressement du tronc a eu cette conséquence contingente de dégager, au haut de la trachée-artère, un espace permettant le développement des cordes vocales et la production d'une diversité de « petits bruits ». Ce sont alors ces derniers qui ont été exploités par l'espèce au service du besoin d'entente dans l'activité collective, ou encore au service d'un nécessaire **agir communicationnel** (cf. [Habermas, 1987]). Ces productions sonores initiales ne pouvaient cependant qu'être déictiquement associées à (ou attribuées à) des objets ou à des dimensions de l'activité collective ; elles avaient donc un statut *pragmatique*, de *prétentions à la validité désignative* de ces mêmes objets ou dimensions. Au niveau d'un individu donné, ces prétentions étaient forcément singulières, et elles ont dès lors nécessairement été soumises à la contestation des congénères, qui pouvaient, eux, attribuer d'autres séquences de sons aux mêmes objets ou aux mêmes dimensions. Et les langues naturelles se sont

alors construites dans le cadre de ces négociations de l'*usage*, qui ont fini par donner lieu à des formes sociales de mise en correspondance entre suites de sons et portions de représentations du milieu, c'est-à-dire à de véritables *signes*, dotés d'une valeur désignative stabilisée, ou encore d'une valeur *déclarative*. Mais si les signes peuvent se trouver ainsi dotés d'une valeur déclarative d'unité représentative, celle-ci n'est en réalité toujours que *temporaire*, fragile, et fait en permanence l'objet de re-négociations dans l'usage : c'est ce que nous sommes en train de faire dans le cadre de cette contribution, en discutant par exemple du statut des signifiés correspondants à des termes tels que « langue », « activité langagière », « système », etc., et c'est ce qui se produit en permanence dans les interactions verbales ordinaires (avec des énoncés tels que : « Qu'est-ce que tu veux dire par là ? ») qui visent toujours plus ou moins à conforter ou à rediscuter du consentement social qui gère les significations verbales. Dès lors, la relation même qui est fondatrice des signes peut toujours être déplacée, réorientée, travestie, et l'on peut considérer qu'il n'y a pas de limites possibles à ce processus, *que rien à ce niveau n'est fondamentalement impossible*.

Dans la mesure où, en raison de leur caractère radicalement arbitraire, ils ne sont plus sous le contrôle direct des objets ou de l'activité du milieu, les signes élaborés par les humains sont susceptibles de s'organiser en une activité particulière et autonome, l'*activité langagière*.

– Comme il a été indiqué plus haut, cette activité a pour fonction première de *commenter les activités ordinaires* (ou non langagières), de contribuer à la conception et à la planification de ces dernières, à leur régulation en cours de réalisation, ainsi qu'à l'évaluation de leurs caractéristiques et de leurs effets (et ces commentaires portent aussi nécessairement sur les agents de l'activité, avec des conséquences sur le développement de ces derniers que nous ne pourrions qu'aborder partiellement plus loin).

– Cette activité se matérialise en *textes* (oraux ou écrits), c'est-à-dire en *unités communicatives* complexes, qui visent à produire un effet de cohérence sur leurs destinataires, et dont les conditions d'ouverture et de fermeture sont déterminées par l'activité elle-même : un texte n'a pas, en soi, de règles fixant ses conditions de démarrage et de clôture ; il commence et finit quand l'activité langagière se met en œuvre et quand elle s'éteint (cf. [Bakhtine, 1984, p. 311-338]).

– Les textes sont extrêmement divers, et cette diversité semble illimitée pour trois ordres de raisons. Leurs caractéristiques dépendent tout d'abord, en partie au moins, de la nature des activités ordinaires qu'ils commentent, et ces activités sont elles-mêmes tendanciuellement infiniment variées. Leurs caractéristiques dépendent ensuite des divers média d'interaction communicative

mis en place par un groupe, média qui se transforment historiquement, notamment sous l'effet des inventions techniques successives (invention de l'imprimerie, création des quotidiens, exploitation des ordinateurs, etc.). Leurs caractéristiques dépendent enfin des conditions sociologiques de leur élaboration, c'est-à-dire de choix délibérés effectués par certaines formations sociales, en fonction de leurs enjeux et de leur objectifs propres (cf. la notion de *formation discursive* introduite par [Foucault, 1969]).

— Les textes font par ailleurs l'objet de démarches de connaissance et d'évaluation, qui en fournissent des descriptions, des étiquetages et des classements en *genres*. On relèvera que, pour les raisons qui viennent d'être évoquées (extrême variété des textes et hétérogénéité des critères à partir desquels ils peuvent être analysés), ces étiquetages et ces classements sont eux-mêmes divers et demeurent toujours incomplets (cf., notamment, [Chiss, 1987]; [Schneuwly, 1987]). Et on remarquera également que s'appliquent aux genres des jugements proprement normatifs qui, sur la base de critères d'ordre esthétique, différencient les genres « nobles » et/ou « littéraires » de genres qui relèveraient d'une langue plus « ordinaire ».

L'organisation interne des textes a fait l'objet de multiples démarches d'analyses (cf. notamment [Adam, 1990]; [Roulet *et al.*, 2001]) que nous ne pourrions commenter ici. Pour notre part, sur la base d'un travail d'analyse de centaines de textes empiriques (cf. [Bronckart *et al.*, 1985]), nous avons proposé un schéma général de l'*architecture textuelle* [Bronckart, 1997] qui distingue trois niveaux structurels superposés.

— Le niveau le plus profond, que nous qualifions d'*infrastructure*, est défini d'une part par les caractéristiques de la *planification générale* du contenu thématique (qui est d'ordre cognitif, ou qui ne semble pas témoigner d'un re-formatage sémiotique particulier), d'autre part par les types de discours mobilisés et par leurs modalités d'articulation. Les *types de discours* peuvent être définis comme des configurations particulières d'unités et de structures linguistiques, en nombre limité, qui peuvent entrer dans la composition de tout texte. Ces types traduisent ce que nous qualifions de *mondes discursifs*, c'est-à-dire des formats sémiotiques organisant les relations entre les coordonnées du monde vécu d'un agent, celles de sa situation d'action et celles des mondes collectivement construits. Soit les coordonnées organisant le contenu sémiotisé sont explicitement mises à distance des coordonnées générales de la situation d'action (ordre du RACONTER), soit elle ne le sont pas (ordre de l'EXPOSER); par ailleurs, soit les instances d'agentivité sémiotisées sont mises en rapport avec l'agent et sa situation d'action (implication), soit elles ne le sont pas (autonomie). Le croisement du résultat de ces décisions produit quatre mondes discursifs (RACONTER impliqué, RACONTER autonome,

EXPOSER impliqué, EXPOSER autonome) qui sont exprimés(-ables) par quatre types linguistiques (récit interactif, narration, discours interactif, discours théorique). C'est dans le cadre de ces types de discours qu'apparaissent éventuellement ces formes de planification sémiotiques plus locales que constituent les *séquences* (cf. [Adam, *op. cit.*]) et que sont également gérées les règles de la *syntaxe phrastique*.

– Le deuxième niveau est constitué par les *mécanismes de textualisation*, qui contribuent à donner au texte sa cohérence linéaire ou thématique, par-delà l'hétérogénéité infrastructurelle, par le jeu des processus isotopiques de connexion, de cohésion nominale et de cohésion verbale.

– Le niveau le plus superficiel est enfin celui des mécanismes de *prise en charge énonciative* et de *modalisation*, qui explicitent le type d'engagement énonciatif à l'œuvre dans le texte et qui confèrent à ce dernier sa cohérence interactive.

À en revenir à la problématique générale de ce numéro, nous soutiendrons qu'en raison de la multiplicité et de la complexité des mécanismes intervenant dans son organisation, chaque texte présente toujours, en principe (sauf cas de pure reproduction), des caractéristiques originales ou singulières. Les textes varient par leur longueur, par la forme particulière que prend leur planification générale, par la nature et les modalités d'articulation des types de discours qu'ils mobilisent ; ils varient également en raison de la nécessité d'effectuer des choix parmi les sous-ensembles d'opérations de textualisation et de prise en charge énonciative qui peuvent être mises en œuvre, et d'effectuer également des choix parmi les diverses unités et structures linguistiques susceptibles de « marquer » une même opération. En tant que tels (ou en tant qu'unités communicatives), les textes ne semblent donc pas soumis à de réelles contraintes structurelles, et l'on peut en conséquence admettre que toute forme textuelle est possible, ou encore, qu'en ce domaine comme dans celui de la relation de signe, *rien n'est vraiment impossible*.

La question de l'existence de contraintes susceptibles de délimiter des phénomènes possibles et impossibles se pose par contre aux niveaux de structuration qui sont *intermédiaires* entre les signes et les textes, en l'occurrence au niveau de la syntaxe phrastique, au niveau des types de discours et au niveau des mécanismes de textualisation et de prise en charge énonciative. Relevons d'abord que l'existence de ces trois ordres de structuration semble attestée dans toute langue naturelle ; il s'agit donc là de mécanismes nécessaires, qui génèrent en conséquence des impossibles (une production verbale effective ne peut pas ne pas comporter de relations prédicatives, ne pas mobiliser des types de discours et ne pas mettre en œuvre la textualisation et la prise en charge), mais ces impossibles

relèvent du *langage* en tant que capacité d'espèce, et non de « la langue » en tant que système social réalisant cette capacité, et en ce sens, ils se situent en amont de notre problématique. Si l'on tient compte ensuite des acquis des démarches de comparaison inter-langues, on observera :

- que si l'existence des quatre mondes discursifs semble attestée dans toute langue, les configurations d'unités qui servent à les marquer peuvent par contre être assez différentes (cf. [Bronckart, 1997, p. 181-183]) ;

- que les relations syntaxiques de base peuvent différer à la fois au plan des catégorisations qui sont imposées aux relations logiques potentiellement exprimables (cf., par exemple, les différences engendrées par les structures prédicatives de type accusatif ou ergatif), et au plan du marquage linguistique de ces catégories et de leurs formes de relation ;

- que les mécanismes de textualisation et de prise en charge peuvent différer également quant à la nature des sous-opérations qui sont à l'œuvre (présence, ou non, d'opérations d'aspectualisation, de diathèse, de « médiation », etc.) et quant au choix des types d'unités et de structures marquant les opérations retenues.

La question du possible et de l'impossible est alors de savoir si les « choix » qui semblent avoir été effectués dans le cadre d'une langue donnée sont susceptibles d'être « revus » ou d'être transgressés, et si oui, à quel rythme, dans quelle mesure et dans quelles conditions. Pour tenter de répondre à ces questions, nous examinerons, dans ce qui suit, les conditions de fonctionnement de l'activité langagière, ainsi que les effets de cette activité sur l'évolution/développement des personnes d'une part, sur celle des construits socioculturels d'autre part.

3. Des conditions de fonctionnement de l'activité langagière

Dans la perspective interactionniste sociale qui est la nôtre, l'examen de quelque aspect que ce soit du fonctionnement humain doit s'effectuer en tenant compte, d'abord, de l'existence de pré-construits socio-historico-culturels d'une part, de celle processus de médiations formatives destinés à transmettre ou à faire évoluer ces mêmes pré-construits d'autre part.

S'agissant du fonctionnement langagier, quatre ordres de **pré-construits** nous paraissent devoir être pris en compte.

- Les *activités collectives* instrumentées, qui constituent les cadres organisant et médiatisant l'essentiel des rapports entre les individus et leur environnement, et qui donnent lieu à la production d'objets et d'œuvres, qui deviennent eux-mêmes des éléments de cet environnement. Ces activités et leurs produits, qui varient selon

les contextes historico-culturels, constituent les réceptacles de *référénts* auxquels s'adresse l'activité langagière.

– Les *formations sociales*, c'est-à-dire les formes concrètes que prennent, en fonction des contextes physiques, économiques et historiques, les organisations de l'activité humaine, ou plus généralement de la vie humaine. Ces formations sont génératrices de normes, de règles, de valeurs, etc., qui portent notamment sur les conditions de réalisation de l'activité langagière.

– Les *textes* déjà là, en tant que manifestations concrètes de l'activité langagière des générations précédentes ou des autrui contemporains, textes qui sont dépositaires d'une bonne part des significations socio-historiques élaborées par un groupe, et qui sont plus ou moins organisés dans cet espace théorique que constitue l'*intertexte* d'une communauté linguistique donnée.

– Les *mondes formels* de connaissance (cf. [Habermas, *op. cit.*]) rendus possibles par la valeur déclarative des signes, c'est-à-dire les *représentations collectives* qui se sont progressivement détachées des contraintes spécifiques de la textualité, qui se sont décontextualisées et désémantisées pour s'organiser selon des régimes proprement logiques. En ce qui concerne le langage et les langues, ce sont dans des sous-rubriques de ces mondes formels que s'organisent les connaissances de sens commun et les connaissances scientifiques, mais également les produits des évaluations normatives issues des formations sociales et portant sur les genres de textes, les signes, ou toute autre dimension des productions langagières.

Les processus de **médiation formative** (ou d'éducation, au sens général du terme) consistent en démarches délibérées gérées par les formations sociales, et visant à intégrer les « nouveaux venus » humains aux pré-construits collectifs. En ce qui concerne la langue, qu'il s'agisse des médiations informelles qui se déroulent par exemple dans le milieu familial, ou des médiations plus formelles qui se déroulent en milieu scolaire, l'environnement humain d'une part entreprend une démarche *pratique* de présentation de textes ou de segments de textes articulés à divers types d'activités ordinaires, d'autre part introduit de manière plus ou moins systématique des *connaissances* issues des mondes formels (qui peuvent être d'origine et de statut différents) ayant trait aux caractéristiques attendues des textes et à leurs conditions sociales d'utilisation.

C'est en tenant compte de ces éléments préexistants ou préalables que l'on peut alors aborder la problématique synchronique des conditions de réalisation d'une production langagière ou d'une **action langagière** donnée (part de l'activité langagière qui est de la responsabilité d'un *agent* singulier). Sous l'effet des médiations formatives, cet agent dispose d'une certaine connaissance des *modèles* de genres de textes à l'œuvre dans son environnement social, ainsi que des *valeurs* de pertinence et d'appropriété

qui ont été conférées à ces mêmes modèles dans la formation sociale dont il relève. Par ailleurs, cet agent se trouve dans *une situation de production*, que l'on peut définir par la connaissance dont il dispose du contexte physique et socio-subjectif de son agir verbal et du contenu thématique qu'il se propose de sémiotiser. À partir de cette situation représentée, en tenant compte des orientations qui lui sont données par les médiations formatives, l'agent va *adopter* un modèle de genre qui lui paraît pertinent et efficace, et va l'*adapter* aux caractéristiques particulières ou spécifiques de sa situation de production. Et c'est dans le cadre de ce processus d'adoption-adaptation que se pose le problème des contraintes qu'exercent, ou non, les propriétés des modèles pré-existants.

4. Le processus d'adoption des modèles et ses effets

Sous l'angle du processus d'*adoption*, on relèvera que l'agent d'une action langagière ne dispose pas d'une connaissance des activités humaines *en général*, mais bien des *formes particulières* que ces activités ont prises au cours de l'histoire d'un groupe ; qu'il n'a pas accès au « langage » en général, mais à une (ou des) *langue(s) naturelle(s)*, avec les *relations de signe* et les *structures sémantico-syntaxiques* propres à cette langue ; qu'il n'a pas accès à un intertexte universel, mais un intertexte spécifique, qui est celui qui organise les *genres* tels qu'ils ont été élaborés par les formations sociales dans lesquelles il est plongé. L'agent est donc confronté à des pré-construits linguistiques affectés d'une *sémantisation* sociale particulière, et ses actions langagières (et les textes empiriques qui y correspondent) témoigneront dès lors nécessairement d'un certain taux de *reproduction* de ces caractéristiques particulières. Ce processus de *détermination* sémiotico-culturelle produit un ensemble d'effets développementaux, que nous examinerons maintenant.

Dans la phase initiale d'acquisition du langage, les jeunes enfants, non seulement s'approprient et reproduisent les propriétés des productions verbales de leur entourage, mais ils intériorisent également progressivement ces propriétés, et, comme le soutiennent aussi bien Vygotski (cf. [1997 (1934)]) que Piaget (cf. [1946]), c'est cette *intériorisation* qui est la condition de la transformation du psychisme primaire hérité du monde animal (ensemble d'images mentales dépendantes des conditions de renforcement du milieu, floues ou faiblement organisées, non accessibles aux individus) en un psychisme secondaire, c'est-à-dire en un ensemble d'unités mentales autonomes et stabilisées, d'une part susceptibles de s'organiser en un système de *pensée* et d'autre part accessibles aux individus, c'est-à-dire rendant possible le processus

de *conscience* constitutif des *personnes*. Comme nous l'avons montré [Bronckart, 1997, p. 50-66], cette transformation s'explique plus techniquement par les propriétés des signes d'une part, par celles des structures langagières d'autre part.

Les signes verbaux humains sont d'abord *immotivés*, et l'intériorisation de cette dimension confère au fonctionnement psychique une importante *autonomie* à l'égard des paramètres du milieu représenté. Les signes sont aussi *radicalement arbitraires*, en ce qu'ils soumettent les représentations individuelles à une réorganisation dont le caractère est radicalement *non naturel* : le signifiant d'un signe impose à la fois une délimitation et une fédération des diverses images mentales qu'un humain est susceptible de se construire dans son interaction solitaire avec un référent quelconque, et le signifié de ce signe est constitué par l'ensemble des images mentales qui se trouvent ainsi subsumées par le signifiant. Les signes constituent dès lors des entités représentatives *doubles* ou *dédoublées* ; ils se présentent, selon la formule de Sapir [1953 (1921)], comme des *enveloppes* fédérant des représentations individuelles, ou encore comme des représentations (sociales) de représentations (individuelles). Et lorsque l'enfant intériorise les signes, il les intériorise avec cette propriété métareprésentative, propriété qui rend elle-même possible un *dédoublement* du fonctionnement psychique. Les signes ont encore un statut *actif* ou *communicatif*. Comme nous l'avons montré plus haut, ils constituent des instruments de coopération ou encore d'intervention sur les comportements et sur les représentations des autres. En intériorisant les signes, l'enfant intériorise aussi cette valeur pragmatique, mais du fait même de l'intériorisation, cette dimension active ne vise plus seulement les autres ; elle vise aussi les comportements et les représentations propres. Sachant que, par le langage, il agit sur les autres, l'enfant finit par comprendre que par le langage, il peut agir sur lui-même, sur ses comportements, puis sur ses représentations et dès lors, il commence à « penser ». Enfin, les signes sont *discrets*, c'est-à-dire « découpés » en unités discontinues, et avec l'intériorisation de cette propriété, des portions de formes représentatives se trouvent réorganisées en signifiés, comme nous l'avons évoqué plus haut, et elles sont par ce fait même érigées en véritables *unités* représentatives, délimitées et relativement stables. Cette *discrétisation* du fonctionnement psychique constitue la condition ultime de l'émergence d'une pensée consciente. Ce n'est que lorsque les formes représentatives sont dédoublées et organisées en unités discrètes, sous l'effet de l'intériorisation des signes, que peut se déployer le mouvement auto-réflexif caractéristique du fonctionnement psychique conscient.

Les structures langagières expliquent quant à elles les modalités de fonctionnement des images mentales, ou encore les modalités d'opérativité de la pensée consciente. Les signes sont en effet pré-

sentés dans le cadre de *relations prédictives*, c'est-à-dire de relations d'attribution à une entité, d'une propriété, d'un état, d'une responsabilité dans l'activité, etc., relations qui ont donc la forme d'implications signifiantes unidirectionnelles (ou non réversibles). Ces relations prédictives sont elles-mêmes intégrées à des *types de discours* qui constituent, comme nous l'avons vu, des formats explicitant les types de relations qu'il est possible de poser, d'une part entre l'espace-temps des entités sémiotisées et celui de l'acte de production, d'autre part entre l'agentivité sémiotisée et celle de l'acte de production. Formats qui sont en nombre limité et qui opèrent donc une contrainte sur la manière dont les représentations d'un agent producteur peuvent être mises en circulation discursive et être confrontées aux représentations collectives déjà là. Ces types de discours sont quant à eux intégrés à des *genres de textes*, qui se caractérisent, comme nous l'avons vu également, par une triple contextualisation : ils sont dépendants des propriétés des activités qu'ils commentent, des propriétés de la situation concrète d'interaction, ainsi que des conditions historiques de leur élaboration par un groupe social donné. Sous l'effet de l'intériorisation de ces structures emboîtées, la pensée consciente s'organise dès lors en relations d'implication signifiante, qui sont prédéterminées par les formes possibles de discursivité, et qui manifestent les trois types de dépendance contextuelle qui affectent les genres de textes.

C'est en raison de ces conditions de construction que la première forme de pensée des enfants se caractérise, comme Piaget [1947] et bien d'autres auteurs l'ont démontré, par son « unidirectionnalité » (elle s'organise en relations implicatives, ou « fonctions », non dotées de réversibilité), et parfois aussi par son caractère « magique » (cf. l'exemple des enfants qui estiment que si les nuages se déplacent, c'est parce qu'une personne, cachée dans le décor du ciel, les pousse). La pensée initiale se construit donc selon les modalités d'une *raison pratique*, qui articule les significations des activités mises en œuvre dans les formations sociales d'un entourage déterminé, les significations spécifiques des mots de la langue utilisée, ainsi que les significations fonctionnelles véhiculées par les structures emboîtées de la textualité. Sous cet angle, la pensée humaine est littéralement « formatée » par les propriétés de la langue acquise, et plus précisément par les propriétés de l'état de langue auquel les enfants ont été confrontés. Ce filtrage des représentations d'objets et de relations du monde par les unités, les catégories et les structures d'une langue se traduit par une sorte d'*indifférenciation* entre mécanismes cognitifs et mécanismes linguistiques, et dès lors que l'enfant conçoit le monde à connaître comme stable, il se construit une *image de sa langue* comme étant constituée d'unités et de relations elles-mêmes stables et délimitant en conséquence des zones de possibles et des zones d'impossible.

Aux stades ultérieurs du développement, cet état initial d'indifférenciation s'estompera cependant progressivement. Tout d'abord, parce que dans tout environnement humain existent des corpus de connaissances (ou *mondes formels*) qui ont déjà fait l'objet d'un processus d'abstraction ou de généralisation (plus ou moins importants) par rapport aux déterminismes actionnels et langagiers. L'enfant est progressivement confronté aussi à ce type de pré-construit, notamment dans le cadre de l'éducation formelle, et les contenus et les structures de sa pensée finiront donc par porter les traces du caractère formel ou abstrait de cet ordre de connaissance. Ensuite, parce que les enfants ne sont que rarement confrontés à des pré-construits linguistiquement homogènes ; des sémantiques différentes peuvent co-exister ou être en confrontation aux différents niveaux de leur propre milieu social, et par ailleurs des exemples d'autres fonctionnements langagiers leur sont régulièrement proposés, au travers des médias notamment. Enfin et surtout, le développement de toute pensée se caractérise par la mise en place progressive de puissantes capacités d'abstraction et de généralisation, et dès lors une part importante du fonctionnement mental s'épure, se décontextualise, et s'organise en opérations logico-mathématiques, ou encore en une *raison pure*. C'est d'ailleurs parce que ce processus existe au niveau des individus, que peuvent être construits les mondes formels de connaissances évoqués plus haut. Et c'est aussi parce que ce processus existe que les individus peuvent prendre conscience de la nature des déterminismes langagiers, peuvent les évaluer, et dès lors décider, ou de les reproduire, ou de s'en abstraire, ou encore de les combattre... De ce point de vue, la désémantisation ou la déculturation de la pensée, son autonomisation, semblent constituer les conditions nécessaires pour que chaque personne puisse intervenir véritablement dans le processus développemental de son groupe ; pour qu'elle ne se borne pas à une simple reproduction des acquis, mais qu'elle participe pleinement au processus d'alimentation et de transformation de l'ensemble des pré-construits collectifs.

L'émergence de cette autre forme de pensée fait alors en sorte que si, dans chaque nouvelle situation de production langagière, avec l'appui et l'orientation de son entourage, l'agent humain va reproduire les formes linguistiques et les valeurs qui y sont associées dans l'état de langue auquel il est exposé, ce processus d'appropriation et de reproduction pourra toujours être contrebalancé par un processus de réflexion portant sur ces mêmes formes et ces mêmes valeurs. Et ce processus de prise de distance rend alors possible le mécanisme d'adaptation ou de transformation de certaines aspects de l'état de langue reçu.

5. Le processus d'adaptation des modèles et ses effets

Sous l'angle du processus d'*adaptation*, on relèvera d'abord que les modèles qui sont à disposition d'un agent verbal sont variés, et que leur confrontation fait apparaître l'existence de *paradigmes* qui, à tous les niveaux de la structuration langagière, proposent des variantes d'unités et de structures susceptibles de renvoyer à (ou d'exprimer) un même référent (un objet, un état, une relation, etc.) : chaque agent a donc à choisir parmi ces variantes possibles et parmi les valeurs sémantiques standards (ou signifiés) qui y sont associées.

Prenons l'exemple d'une action langagière consistant à convaincre un destinataire donné de la nécessité de s'inscrire à un parti politique. L'agent de cette action doit d'abord choisir parmi les genres de textes du français contemporain qui permettent de réaliser cet objectif : il peut par exemple adopter le genre « tract », le genre « entretien maïeutique » ou encore le genre « récit autobiographique ». Et quel que soit son choix, le genre adopté imposera un ensemble de contraintes structurelles, et notamment des restrictions de sélection des types de discours qui peuvent y être mobilisés. Si le modèle du genre constitue donc ainsi un cadre contraignant, l'organisation interne du texte effectivement produit laisse cependant à l'agent producteur une importante marge de liberté. L'agent dispose d'une liberté totale quant à la planification générale du contenu thématique et quant aux modalités d'articulation des types de discours possibles ; il dispose d'une liberté relative (parce que limitée par la structure effective des paradigmes en langue) quant au choix des unités lexicales susceptibles d'exprimer un même référent (utiliser « homme », « personne », « type », ou « mec » pour désigner un même individu de genre masculin) et quant au choix des unités morpho-syntaxiques contribuant aux opérations de textualisation (par exemple, introduire une modalisation de doute par un adverbe, par un auxiliaire de mode ou encore par une périphrase). Le texte concret qui sera produit présentera dès lors toujours des dimensions singulières, qui sont la conséquence des choix qui viennent d'être évoqués, ou encore qui résultent de la nécessaire adaptation d'un modèle général à une situation d'interaction verbale particulière, ainsi que du *style* propre que l'agent veut conférer à cette interaction.

Ce processus général constitue ce que nous qualifions de **travail standard** sur la langue ; travail qui exploite les variantes possibles des genres de texte, des types de discours et des paradigmes de langue, sans toutefois modifier les valeurs standards dont sont dotées les unités lexicales et morpho-syntaxiques dans le cadre des modèles collectifs qui préexistent à ces trois niveaux. Il s'agit donc

d'un processus de *reproduction des possibles* « montrés » par l'état de langue actuel.

Mais l'agent, dès lors qu'il dispose de connaissances implicites ou explicites sur le statut et les valeurs des unités et structures de sa langue, peut aussi effectuer un **travail de transformation** qui se traduit par la proposition de nouveaux mots, de nouvelles formes structurelles, et surtout par l'attribution de nouvelles valeurs sémantiques à des formes préexistantes. Ce second type de travail sur la langue s'effectue plutôt inconsciemment chez les enfants et les adolescents par exemple, qui proposent régulièrement des formes langagières innovantes, formes qui peuvent, ou non, être « reçues » par le consentement collectif. Il peut s'effectuer de manière plus délibérée dans les démarches de « littérature » et de « poésie ».

La démarche de *littérature* semble sous-tendue par un objectif global de *reconfiguration* des états, événements et/ou actions d'un univers de référence donné, qui vise à transformer le « regard » que l'on peut porter sur eux, ou encore l'appréhension que l'on peut en avoir (cf. [Ricoeur, 1983]). Et cet objectif de transformation des représentations (qui est toujours, consciemment ou inconsciemment, articulé à des enjeux sociologiques, culturels ou politiques) se réalise quasi nécessairement par une transformation des formes socio-langagières qui structurent ces représentations, c'est-à-dire par une transformation des valeurs standards des signes, telles qu'elles émanent des modèles préexistants. Ce travail littéraire déplace les unités et leurs valeurs originelles, les transpose, les réorganise, pour produire de nouvelles manière de voir et de sentir les choses.

La démarche *poétique* semble quant à elle constituer un pas de plus dans le processus d'adaptation ou de transformation des modèles. Si elle reste dépendante de la logique générale des genres, en ce sens qu'elle peut soit se réaliser dans le cadre de genres spécifiques (sonnet, ode, etc.), soit s'articuler aux règles de composition des genres ordinaires (dialogue poétique, roman poétique, etc.), elle se caractérise par une prise de distance et de liberté bien plus grande eu égard aux règles standards de l'organisation textuelle et du système même de la langue. Ce travail poétique constitue une tentative permanente de se soustraire aux conventions linguistiques héritées et à leur altérité fondamentale, pour donner à voir et à sentir des relations, des enchaînements, des processus de pensée ou d'émotion que les productions verbales ordinaires sont en principe inaptes à exprimer. Il procède par déplacements constants, sur l'axe paradigmatique des signifiants aussi bien que des signifiés, déplacements dont l'ampleur peut déboucher parfois sur une prise de liberté corrélative à l'égard des règles d'organisation syntagmatique. Si la beauté de cette démarche tient sans doute en partie à son caractère désespéré (les signes de la langue sont inéluctablement « autres » et le projet d'une écriture

pure ou « automatique » n'est qu'un nième avatar du fantasme idéaliste du paradis perdu), elle n'a néanmoins cessé d'explorer l'envers de la langue, et partant, l'envers largement mystérieux du fonctionnement psychique apparent.

6. La dialectique du possible et de l'impossible

Comme nous l'avons relevé sous 1., l'activité langagière présente des caractéristiques définitoires et universelles : elle se réalise nécessairement sous forme de genres de textes, qui articulent des types de discours, ceux-ci combinant des relations morpho-syntaxiques qui organisent des signes. Mais cette activité n'« existe » ou ne peut se réaliser concrètement que dans le cadre de langues naturelles, qui fournissent les ressources sémiotiques concrètes permettant de « fabriquer » les genres, les types, les structures et les signes.

Ces ressources se caractérisent d'une part par leur *arbitraire radical*, par leur caractère *contingent*, ou encore par le fait qu'elles ne sont soumises à aucun déterminisme émanant des propriétés du monde ou des propriétés de l'activité humaine. Dès lors, si l'on procède à une comparaison des multiples langues en usage, on observe que celles-ci peuvent mettre en œuvre des unités phonologiques, des règles de composition des unités lexicales, des règles syntaxiques et des règles de structuration textuelle qui peuvent être très différentes, que les caractéristiques de ces formes linguistiques imposent au fonctionnement psychologique des catégorisations cognitives elles-mêmes très diverses, et qu'enfin chacune de ces formes linguistiques est porteuse de valeurs sémantiques qui peuvent varier considérablement. De ce point de vue, les formes de réalisation concrète de l'activité langagière semblent présenter une variété illimitée, ou semblent n'être soumises à aucune restriction, à aucune impossibilité.

Mais au niveau de chaque langue naturelle, les ressources à disposition sont en même temps fortement *limitées* : toutes les formes d'unités, de règles, de catégorisations et de valeurs ne peuvent apparaître en même temps dans une même langue. Chaque langue opère donc nécessairement un choix parmi l'infinité des possibles qui vient d'être évoquée, et ce choix, une fois effectué, génère indiscutablement un ensemble de contraintes.

Pour une part, par le jeu des processus d'adoption des modèles préexistants, ces contraintes s'imposent aux usagers et ces derniers se construisent dès lors une *image de la langue* qui est stable ou qui délimite un espace restreint de possibles, au plan des divers niveaux de signifiants comme à celui des divers niveaux de signifiés ou de valeurs. Et cette image de stabilité est encore renforcée par la confrontation aux théories scientifiques de la langue, ou par

l'exposition aux évaluations normatives, dans la mesure où ces constructions véhiculent généralement l'idée d'un système de langue fermé et celle de règles d'usage contraignantes. Mais pour une autre part, en raison du développement de leurs capacités réflexives et métalinguistiques, les usagers ont toujours la possibilité de déroger aux contraintes actuelles. Ces dérogations ne portent guère sur le niveau des ressources signifiantes : les règles de composition des unités lexicales et celles des structures syntaxiques ou textuelles ne sont susceptibles de se modifier que sur des périodes de temps extrêmement longues, comme en atteste par exemple l'évolution de la langue française depuis un millier d'années. En ce sens, une langue est bien, comme l'affirme Saussure, comme « une robe couverte de rapiécages faits avec sa propre étoffe » [1916, p. 235]. Mais comme l'implique ce même extrait, il y a bien « rapiécage », c'est-à-dire que les valeurs attribuées aux ressources signifiantes sont susceptibles, elles, de se modifier en permanence, dans le cadre du *travail de transformation* évoqué plus haut. Ce travail est en réalité requis par l'évolution historique des conditions de vie sociale, et par la nécessité qu'elle engendre de renégocier régulièrement les formes que prend le processus d'entente humaine. Et dans la mesure où l'on ne peut prévoir les orientations que prendra l'évolution sociale, on ne peut guère savoir s'il existe, ou non, une limite aux transformations que peuvent subir les relations de signification.

(F.P.S.E., Université de Genève)

Bibliographie

ADAM (J.-M.)

1990, *Eléments de linguistique textuelle*, Liège, Mardaga.

BAKHTINE (M.)

1984, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard.

BRONCKART (J.-P.)

1997, *Activité langagière, textes et discours. Pour un interactionisme socio-discursif*, Paris, Delachaux et Niestlé.

BRONCKART (J.-P.), BAIN (D.), SCHNEUWLY (B.),

DAVAUD (C.), PASQUIER (A.)

1985, *Le fonctionnement des discours. Un modèle psychologique et une méthode d'analyse*, Paris, Delachaux et Niestlé.

CHISS (J.-L.)

1987, « Malaise dans la classification », *Langue française*, n° 74, p. 10-28.

DE MAURO (T.)

1969, *Une introduction à la sémantique*, Paris, Payot.

ENGLER (R.)

1974, *Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*, t. 2, Wiesbaden, O. Harrassowitz.

FOUCAULT (M.)

1969, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.

HABERMAS (J.)

1987, *Théorie de l'agir communicationnel*, t. I et II, Paris, Fayard.

PIAGET (J.)

1946, *La formation du symbole chez l'enfant*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.

1947, *La psychologie de l'intelligence*, Paris, A. Colin.

1963, « L'explication en psychologie et le parallélisme psychophysiologique », in Fraisse (P.), Piaget (J.), *Traité de psychologie expérimentale*, vol. I. Paris, PUF, p. 137-184.

POLITZER (G.)

1928, *Critique des fondements de la psychologie*, Paris, Rieder.

RICOEUR (P.)

1983, *Temps et récit*, t. I, Paris, Seuil.

ROULET (E.), FILLIETTAZ (L.), GROBET (A.)

2001, *Un modèle et un instrument d'analyse de l'organisation du discours*, Berne, P. Lang.

SAPIR (E.)

1953 (1921), *Le langage*, Paris, Payot.

SAUSSURE (F. de)

1916, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.

1957 (1908-1909), « Cours de linguistique générale (1908-1909), Introduction (d'après des notes d'étudiants) », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n° 15, p. 5-103.

SCHNEUWLY (B.)

1987, « Quelle typologie de textes pour l'enseignement ? Une typologie des typologies. », in Chiss (J.-L.) et al., eds, *Apprendre-enseigner à produire des textes écrits*, Bruxelles, De Boeck, p. 53-63.

VYGOTSKI (L.S.)

1985 (1930), « La méthode instrumentale en psychologie », in Schneuwly (B.) & Bronckart (J.-P.), *Vygotski aujourd'hui*, Paris, Delachaux et Niestlé, p. 39-47.

1997 (1934), *Pensée et langage*, Paris, La Dispute.